

# RADIOAMATEUR en Terre Adélie

Robert BERRANGER, F5NB

*Ceci est un extrait de mon livre "Hiverner en Terre Adélie"(récit). Il s'adresse à "monsieur tout le monde", d'où des explications inutiles pour un radioamateur.*

Je suis radioamateur. Ma femme préférerait que je collectionne des timbres, mais quand elle a signé devant monsieur le Maire, j'avais déjà contracté le virus, et je ne l'ai donc pas prise en traître. Vivre avec un radioamateur n'est pas une sinécure. Il faut vous habituer quand vous emménagez dans une nouvelle maison, à voir fleurir une antenne sur le toit, ou pousser un pylône dans le jardin, et cela, bien avant la réfection du papier peint de la chambre. La nuit, il ne faut pas s'alarmer si votre conjoint a déserté le lit conjugal, c'est qu'il est devant son micro à essayer de contacter le dernier pays qui manque à son palmarès. Heureusement, avec le temps, la combativité du radioamateur s'érousse, et la vie redevient peu à peu normale. Mais le feu couve et ne demande qu'à repartir, et parfois dans une direction insoupçonnée. C'est ainsi qu'après la lecture de l'article d'un ancien hivernant radioamateur, la petite graine de la Terre Adélie fut déposée en moi, et n'attendit qu'une occasion pour germer.

Parmi les occupations du radioamateur, qu'il ne faut pas confondre avec un avatar nommé "cibiste", outre la technique de la radio, il y a un désir de contacts avec le monde entier. Pour certains, c'est une véritable boulimie, et ils collectionnent les pays (les contrées), comme d'autres les timbres postes (nous y revoilà). La Terre Adélie est considérée comme une contrée à part entière, et elle n'existe réellement que par les radioamateurs qui séjournent à Dumont d'Urville. L'occasion d'hiverner qui m'était donnée, m'obligeait à un devoir moral envers mes condisciples, et je me devais d'emporter ma station d'émission. Beaucoup d'amateurs comptaient sur moi pour ajouter ce pays à leur palmarès, et je ne devais pas les décevoir.

Bien avant le bouclage de mes malles, je m'étais renseigné auprès d'anciens hivernants sur les conditions que j'allais rencontrer, et j'avais soigneusement choisi mon matériel. Pendant la première campagne d'été, j'étais suffisamment pris par le travail pour laisser de côté l'émetteur. Dès le dernier bateau parti, je profitai d'une accalmie pour installer mes aériens. J'avais emmené une antenne verticale raccourcie, soi-disant la seule qui pouvait résister au vent catabatique. Quand je voulus la monter sur un petit pylône à côté du shelter "Emission Satellite", je remarquai les restes d'une antenne similaire. Celle-ci s'était cassée net à la fixation. Je décidai alors de renforcer la mienne, de manière à répartir la pression du vent sur toute sa longueur, et non en un seul point. Le système fonctionna bien, puisque non seulement l'antenne a tenu les deux hivernages entiers, mais elle est prête pour un troisième.

En 88, nous abordions les années de bonne propagation radio. Aidé par les Français expatriés en Nouvelle Calédonie et à Tahiti, je pus rapidement contacter la France. Si, pour moi, je n'avais aucun problème pour recevoir mes correspondants, il n'en était pas de même pour eux, et je devais toujours passer par les copains de l'Océanie pour démarrer une liaison. Mes correspondants lointains ne m'entendaient pas au milieu de leurs parasites locaux, alors que pour moi, tout était calme. Il est vrai que je n'étais pas beaucoup gêné par le voisinage. J'avais emmené dans mes bagages un amplificateur de puissance en cours de construction. Je me dépêchai de le terminer, et je le branchai derrière mon émetteur. Avec lui, j'avais une puissance suffisante pour pouvoir appeler tout seul. Ce fut un soulagement.

Dans mes liaisons avec la France, c'était souvent les mêmes radioamateurs qui répondaient. Cela devint presque une habitude. Il y en avait un qui habitait Condé sur Noiraud, la ville natale de Dumont d'Urville. Sa municipalité préparait les célébrations du cent cinquantième anniversaire de la découverte de la Terre Adélie. Il était avide de connaître les détails sur la vie de la Base, et moi je n'étais pas mécontent de parler d'autre chose que des conditions de réception.

Les radioamateurs s'envoient des confirmations de leurs liaisons sous forme de cartes postales personnalisées, les cartes QSL. QSL signifie simplement "accusé réception" dans le langage ésotérique de la Radio. Comme il m'était impossible de les expédier rapidement depuis la Base, j'avais un ami en France, membre d'une association de DXmen (DX = liaison à grande distance), qui faisait le travail à ma place. Il s'était même débrouillé pour l'impression de mes cartes QSL. Pour ma part, je n'avais plus qu'à donner des comptes rendus de conditions de réception au micro, et noter les indicatifs des correspondants. Je m'étais quand même fait imprimer une centaine de cartes spéciales que j'envoyais à quelques privilégiés, avec tampons et timbres de la Base. En contre partie, ils durent patienter jusqu'à la première rotation du bateau.

J'avais un correspondant régulier qui devait avoir une excellente installation, car il passait toujours mieux que les autres. Il avait aussi l'avantage d'être très sympathique, et d'habiter dans la région parisienne, non loin de chez moi. Cela me permit d'échanger quelques messages avec ma femme, et de l'entendre quelques instants par téléphone et liaison radioamateur interposés. Ces cas étaient exceptionnels, car beaucoup de conditions devaient être réunies et, normalement, le statut de radioamateur ne permet pas les échanges de messages privés.

De temps en temps, quand la propagation était bonne et que j'avais du temps libre, je m'acquittais de mon devoir, et je faisais une série de liaisons que j'appellerai "de service". C'est à croire que des guetteurs étaient à l'affût, car à peine mon appel lancé, j'avais une réponse, et bientôt c'était une véritable meute qui cherchait à me joindre. Ils parlaient tous ensembles, et je devais faire la police pour mettre un peu d'ordre. En général, il suffisait de menacer d'arrêter les émissions pour calmer les ardeurs. Ensuite, j'établissais une règle de passage en fonction des indicatifs, par numéro, ou par ordre alphabétique. Si j'arrivais facilement à mes fins avec les Japonais et les Américains, c'était beaucoup plus dur avec les Européens, surtout ceux du Sud. L'idéal était de trafiquer avec des groupes organisés avec leurs propres listes d'appel. L'animateur du groupe donnait le micro à tour de rôle, et pour moi, je n'avais plus qu'à donner un report d'écoute si je recevais le correspondant. J'en soupçonne quelques uns de ne pas m'avoir entendu, car ils avaient besoin de leur animateur pour reprendre le micro, mais comme j'avais réussi à décoder leurs indicatifs, je leur donnais un report. Ils le récupéraient près d'un copain, et cela était suffisant pour qu'ils aient, eux aussi, une belle image. Je n'appréciais que modérément ces séances de liaisons à la chaîne, mais j'y allais quand même, pour "faire du social", selon l'expression consacrée à la Base. Il y avait un avantage, c'était que pendant ce temps là, je ne risquais pas de m'ennuyer, ni d'avoir le "spleen".

Avec la venue de l'hiver et de ses jours raccourcis, les liaisons à grande distance s'estompèrent. Je me consolais avec les amis de langue française qui résidaient en Nouvelle Calédonie et en Australie. S'y ajoutaient des navigateurs tour-du-mondistes qui croisaient dans les parages.

C'est alors que je fis la connaissance radiophonique de Claude. C'est un hybride, mi-Français, mi-Australien. Il semble avoir gardé le meilleur de l'un et ajouté le moins mauvais de l'autre. A moins que cela ne soit l'inverse, c'est à dire le moins mauvais de l'un avec le meilleur de l'autre. Le résultat était une voix très sympathique. Il sut me prendre par mon point faible en me faisant raconter la Base et son environnement. En me lisant, vous avez pu

vous rendre compte que je peux être intarissable sur la question. Si vous essayiez de me téléphoner pour avoir des détails, vous vous retrouveriez sur la paille après avoir payé les notes de téléphone. Heureusement, les liaisons radio sont gratuites, et nous pûmes papoter à l'aise des heures entières. Il était plus discret que moi, mais je réussis quand même à savoir que ses parents étaient partis du Berry peu après sa naissance, d'abord à Tahiti, où ils avaient bien connu Paul-Emile Victor (tiens, tiens, comme le monde est petit !). Puis ils étaient venus en Australie, où depuis vingt ans ils exploitaient un immense domaine à blé. Ils résidaient à une centaine de kilomètres de Perth, à l'intérieur des terres. Claude est un fana d'aviation et un pilote confirmé. Il faudrait un second volume pour raconter sa vie...

Fin septembre, j'avais épuisé le fond du sujet antarctique, et je n'avais plus que quelques anecdotes à raconter, quand l'intérêt rebondit avec l'annonce du retour de Jacqueline pour le mois suivant. Cela allait être un événement, car tout le monde en parlait. Jacqueline était aussi radioamateur. Elle opérait depuis son bateau qui partageait ses mouillages entre la baie de Sydney et celles de la Nouvelle-Zélande. Elle avait l'autorisation d'émettre dans les deux pays. Pendant l'hiver austral, elle laissait le bateau au port, et retournait dans sa Belgique natale retrouver la famille et la douceur de l'été. C'était une vie de rêve. Avec son compagnon, ils avaient commencé un tour du monde qui s'était arrêté dans la mer de Tasmanie. A quoi sert d'aller plus loin, si on a trouvé son Paradis?

Elle était revenue à la mi-octobre, et son premier soin avait été de faire chauffer l'émetteur. Claude m'avait introduit dans le cercle des initiés, et Jacqueline avait gagné un fidèle de plus. Elle régnait sur sa petite cour avec sa voix calme et reposante. On ne pouvait que succomber à son charme. La propagation revenait avec la France, et là-bas aussi Jacqueline avait ses inconditionnels. Je faisais de moins en moins de liaisons « officielles », pour me retrouver régulièrement avec les autres sur une fréquence cachée dans un coin de la bande des vingt mètres.

La fin de l'année se termina ainsi. Je me consacrais moins souvent à la radio. Il y avait la relève à prévoir, et le voyage de retour à préparer. Claude m'invita à venir passer quelques jours chez lui. J'acceptai et m'organisai pour faire un crochet par Perth. C'est ainsi que je fis sa connaissance et que je découvris une partie de l'Australie, pays démesuré à l'échelle de la France.

Entre mes deux hivernages, j'avais gardé le contact avec Claude et Jacqueline, plus souvent par téléphone et par courrier que par radio, car mon domicile citadin ne me permet pas de monter l'antenne idéale. Deux autres radioamateurs avaient hiverné entre temps, et la famille s'était agrandie.

En 94, j'avais un émetteur plus moderne et plus performant. La panoplie s'était complétée avec un Modem et un ordinateur pour le gérer. Entre temps, les communications numériques avaient fait un bond dans le domaine radioamateur et pratiquement, tout le monde était équipé d'un Modem. J'allais pouvoir tester un nouveau mode, le Pactor, dans l'environnement ionosphérique polaire. Ce mode s'avérera très performant.

Dès mon arrivée, je n'attendis pas la fin de la campagne d'été pour tendre une antenne provisoire entre ma chambre et le labo Géophy. Je ne pouvais émettre qu'à petite puissance, et pas à n'importe quelle heure, pour ne pas déranger. Je pus quand même reprendre contact avec le groupe. Je pouvais recevoir autant que je voulais, et j'en profitais pour tester la propagation. Par rapport à 88, celle-ci était bien mauvaise. C'était normal, car nous étions dans le minimum du cycle solaire.

Quand j'eus enfin le temps, je remontai mon antenne avec son renfort que je retrouvai sous le shelter. J'en fabriquaï une deuxième, d'un type différent, pour augmenter mes chances, mais son rendement ne sera pas supérieur à celui de la première. J'installai aussi une grande antenne filaire pour essayer de trafiquer sur les bandes inférieures. Elle ne résistait ni au vent,

ni au froid et elle cassa plusieurs fois. Je me lassai de la réparer et la démontai. De toute façon, pour utiliser ces bandes efficacement, il m'aurait fallu beaucoup plus de puissance.

Du fait de la mauvaise propagation, je fis très peu de liaisons avec l'Europe. Seules l'Asie et l'Amérique du Sud arrivaient à passer régulièrement. Je me contentais des liaisons locales, et je restais un fidèle des rendez-vous quotidiens de Jacqueline. Celle-ci repartit en Belgique en avril, et j'en profitai pour mettre en place le modem. Les radioamateurs de langue française du secteur avaient une fréquence réseau commune. Toutes les stations étaient en veille, et on pouvait les appeler dès que la propagation le permettait. Si l'opérateur n'était pas là, on laissait un message dans sa boîte aux lettres. On pouvait aussi regarder s'il y en avait un à notre intention. Avec Claude, nous correspondions ainsi presque tous les jours. Il s'était trouvé une passion pour la programmation sur ordinateur. Il utilisait le Basic, et je m'étais promis de le faire évoluer vers le Pascal qui est un langage plus structuré. Je lui donnais des cours par radio, et cela occupait une bonne partie de nos loisirs.

A la Base, je restais assez discret sur mon passe-temps. D'une part, j'occupais un shelter à moi tout seul et consommais un peu de chauffage, d'autre part, j'avais la chance unique de pouvoir correspondre en permanence avec quelqu'un à l'extérieur de la base. De ce fait, je ne ressentis jamais une impression d'isolement. Cela expliquait peut être aussi mon goût pour les promenades solitaires.

Cette année là, Jacqueline revint plus tôt. Dès la fin septembre, on réentendit sa voix chaleureuse faisant l'appel de son petit monde. Je rejoignais le groupe vers dix-huit heures, dix-huit heures trente. En revenant d'une balade ou d'une visite à la rookerie, je m'arrêtais au passage, et je racontais ma vie. Avec la banquise et les empereurs, je n'étais jamais à court d'anecdotes. De son côté, Jacqueline avec ses mouillages paradisiaques entretenait nos rêves de ciel bleu et de lagons transparents.

L'habitude n'eut pas le temps de s'installer, car une nouvelle aventure se dessinait du côté de mes amis. En effet, grâce au recyclage de certains brise-glaces russes en "promène touristes", ils allaient enfin avoir l'occasion de rendre visite au continent antarctique. La préparation du voyage accapara tout leur temps. Pour ma part, je me contentais de leur fournir les renseignements du "spécialiste". Leur itinéraire ne devait pas passer par Dumont d'Urville, et nous le déplorions, mais Claude avait réussi à obtenir l'autorisation d'émettre depuis le bateau, et nous devions pouvoir rester en contact journallement.

Le temps passait, et la nouvelle campagne d'été était entamée. Seuls les précurseurs nous avaient rejoint par hélico. La banquise n'avait pas envie de débâcler, et la première rotation était coincée dans le pack. Jacqueline, son compagnon, et Claude, devaient partir quelques jours avant Noël pour un voyage de trois semaines. Leur périple le long de la côte antarctique devait commencer à Mac Murdo avec la base américaine, et se terminer à Cap Denison, à la célèbre cabane de Mawson. Dumont d'Urville n'est pas très loin de Cap Denison, mais nous n'étions pas au programme pour ce premier voyage. Quelques jours avant le départ, l'itinéraire fut inversé, et il commencerait en fait par Cap Denison. Nous nous prîmes alors à rêver que le "Captain Klebnikov", leur brise-glace, puisse faire un crochet par chez nous, avec comme prétexte l'ouverture de la route à notre bateau ravitailleur. Les démarches de Claude n'aboutirent pas car le programme était trop avancé.

Ils partirent à la date prévue, et l'installation radio fonctionna parfaitement. Je suivais leur progression sur une carte. Ils subirent une énorme tempête qui obligea leur bateau à se dérouter vers notre méridien, ce qui les retarda. De notre côté, l'Astrolabe était toujours bloqué dans les glaces, au large du Cap Jules et de Port-Martin. Je me dis que leur bateau ne devrait pas passer loin du nôtre. Je donnai au chef de district les numéros de téléphone et de fax Immarsat du Captain Klebnikov, lui proposant de les communiquer à toutes fins utiles au chef des opérations qui était sur l'Astrolabe. C'est ce qu'il fit.

Entre temps, notre bateau avait essayé de forcer la banquise, et il se retrouvait coincé, sans pouvoir ni avancer, ni reculer. J'appris alors par mes amis que leur brise-glace allait se dérouter pour venir dégager l'Astrolabe. Ils étaient ravis du spectacle supplémentaire que cela allait leur procurer.



**L'Astrolabe (navire polaire de relève), coincé dans la banquise**  
(vue prise par VK6BMC depuis la passerelle du "Captain Klebnikov")

Le même soir, on avertit tous les membres de notre mission de se préparer immédiatement, car le gros hélicoptère du Klebnikov allait nous évacuer le lendemain. Il nous emmènerait sur le brise-glace, et notre petit hélico ferait le transbordement sur l'Astrolabe. J'étais tout excité à l'idée de rencontrer mes amis dans ces circonstances exceptionnelles. Je passai une nuit blanche à démonter mon installation radioamateur, et à faire mes malles. Le lendemain, le vent catabatique s'était levé, et il neigeotait. L'opération "gros hélico russe" fut annulée, car leur bateau ne pouvait pas attendre. Il avait déjà un jour de retard. J'étais un peu déçu, mais pas mécontent de récupérer quelques jours pour mettre en place la relève. Comme j'avais remballé mon émetteur, je ne pouvais plus communiquer avec le "Kleb" que par fax satellite.

Maintenant que le brise-glace lui avait ouvert un chenal dans la banquise, l'Astrolabe pouvait se rapprocher de nouveau pour permettre à notre hélicoptère de faire la navette entre la base et le bateau. Il restait quand même une quarantaine de kilomètres. Nous eûmes deux jours pour la passation des consignes, avant de rejoindre le bateau avec l'hélico. Les vingt minutes de survol du glacier et de la banquise furent extraordinaires. La météo s'était remise au grand beau pour agrémenter nos quelques jours d'attente devant le cap Jules, le temps pour l'hélico de décharger les denrées périssables. La température sous abri n'était pas très élevée, moins de deux degrés au-dessus du zéro, mais le soleil chauffait quand même, et nous nous exposions à ses rayons, allongés en tenue de plage sur la plate-forme arrière du bateau. Ceci n'était possible qu'en absence de vent, et on n'abusait pas, seulement quand le soleil était au zénith.

De retour à Hobart, je restai quelques jours à visiter la Tasmanie en compagnie de camarades, le temps pour moi d'attendre le Klebnikov. Mes trois amis étaient enchantés de leur voyage. Deux jours ne nous suffirent pas pour tout nous raconter. Ensuite Jacqueline et son compagnon repartirent pour la Nouvelle-Zélande, et j'accompagnai Claude à Perth où ma femme devait me rejoindre. Nous allions visiter l'Australie et commençons par une semaine

de retrouvailles chez notre ami. Il nous fit découvrir sa région, et il organisa un banquet en notre honneur avec les radioamateurs de langue française de Perth. Ce fut très sympathique.



**Retrouvailles à Hobart (Tasmanie).**

Deux ans plus tard, Claude était en France. Il y faisait une longue escale dans son tour du monde avec un petit avion "Aérostar". Cela faisait plusieurs années qu'il préparait son périple pour en faire un véritable succès. Tous ses parents et amis se le disputaient, mais je réussis quand même à le récupérer une semaine pour visiter la France de l'ouest. Ensuite, nous nous retrouvions à Paris avec Jacqueline et ses aficionados de France et de Terre Adélie. Ce fut de nouveau une rencontre très sympathique.

Les radioamateurs forment une grande famille dans le monde entier. Les frontières, les différences sociales et raciales sont abolies. Vous pouvez aller dans n'importe quel pays, vous y serez accueilli royalement par un radioamateur dont vous connaissez à peine l'indicatif, et que vous n'avez peut-être même jamais contacté.

Cela fait plus de trente ans que je fais de la radio. C'est l'une de mes plus grandes satisfactions.

F5NB ex FT5YB, ex FT5YF.